

La Renaissance de l'art  
français et des industries de  
luxe / directeur : Henry  
Lapauze

| . La Renaissance de l'art français et des industries de luxe / directeur  
| : Henry Lapauze. 1926-06.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

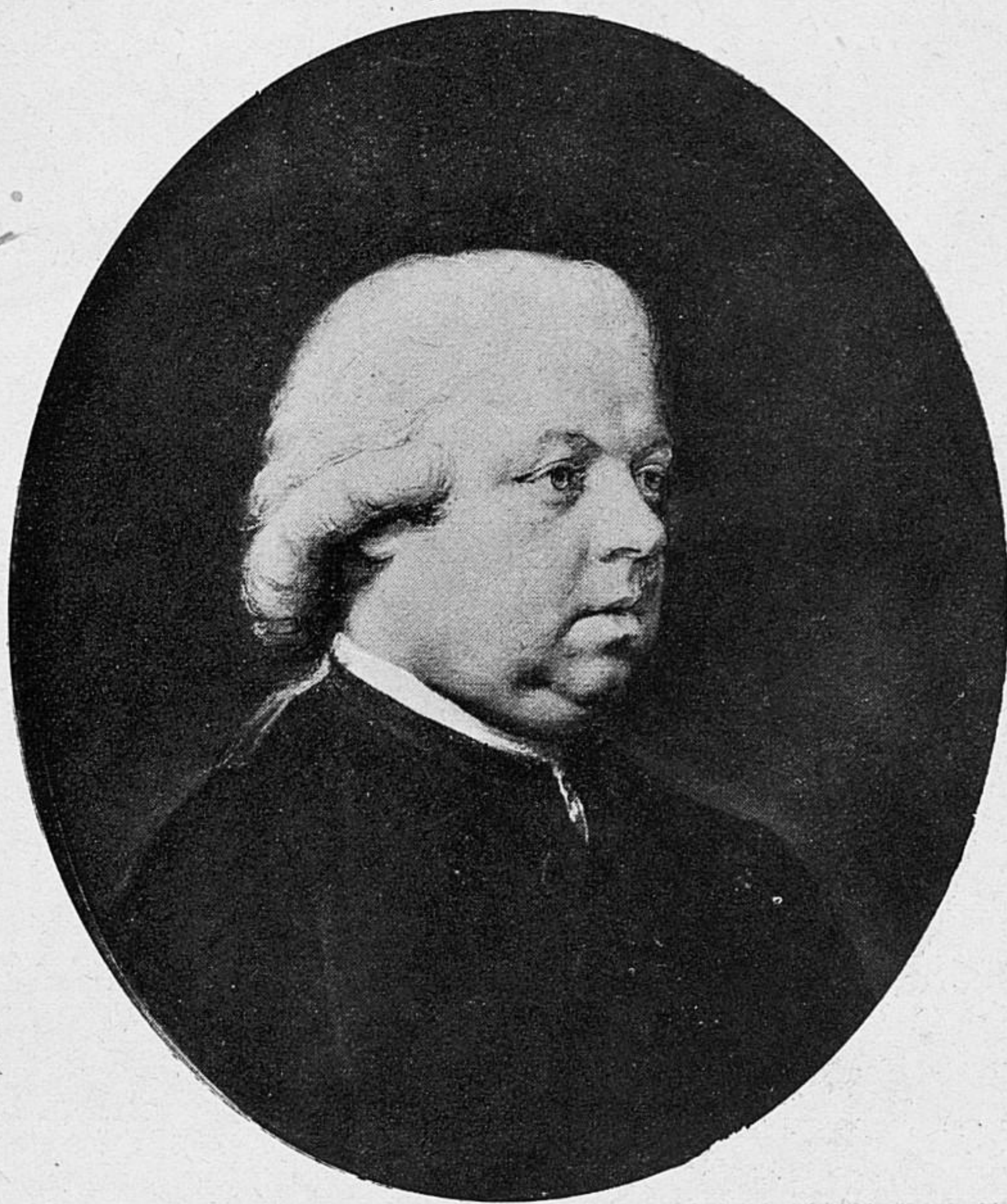
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



GAVIN HAMILTON.  
CHARLES-EDOUARD STUART,  
LE PRÉTENDANT. — PASTEL.



GAVIN HAMILTON.  
LOUISE DE STOLBERG, COMTESSE D'ALBANY,  
LA PRÉTENDANTE. — PASTEL.

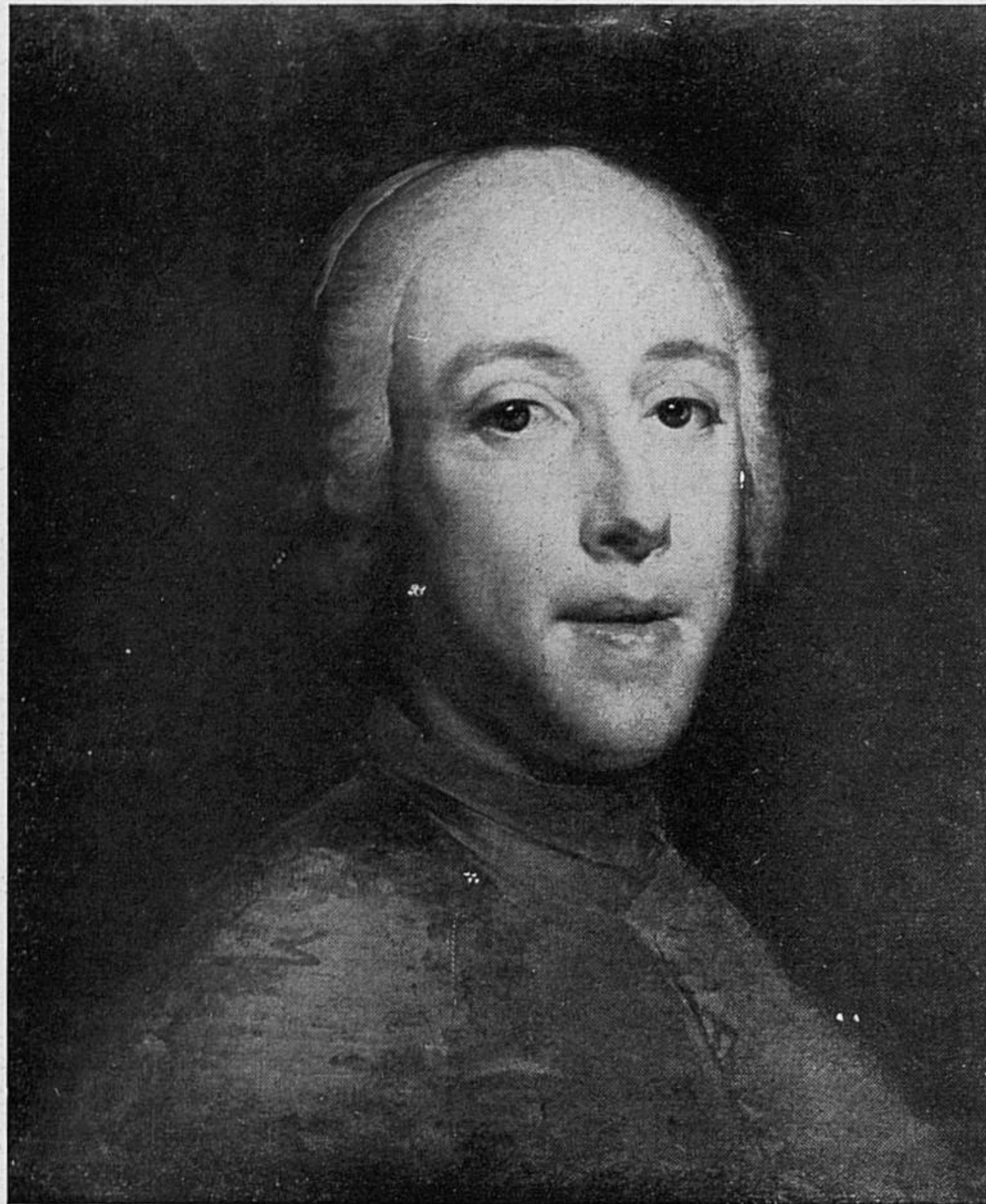
## COMMENT FUT FONDÉ LE MUSÉE DE MONTPELLIER

**L**A ville de Montpellier vient de célébrer le centenaire du Musée, fondé en 1825 par un de ses enfants, le peintre François-Xavier Fabre, qui lui fit don de toutes ses collections. Elle a eu bien raison. Il vaut mieux, en effet, honorer les collectionneurs que de les dénoncer comme des citoyens dangereux, détenteurs de biens oisifs. Et que serait, je vous prie, le Musée de Montpellier, sans ces amateurs fameux, Fabre, Valedau, Bruyas, pour ne citer que les plus célèbres, qui passèrent leur vie à recueillir des objets d'art et qui, généreusement, les donnèrent, ou les léguèrent à leur ville natale ? Supposez un instant que le Musée abrite les seuls « envois » de l'État ! Écartons de nos yeux ce spectacle.

Puisqu'aujourd'hui Fabre est, — très justement, — à l'honneur, je voudrais, à cette occasion, évoquer cette curieuse figure et raconter comment il fonda le Musée de Montpellier. Je laisse de côté l'artiste. Je m'en suis expliqué ailleurs et ne reviendrai pas sur sa carrière. Fabre fut un peintre de second plan, — un excellent élève

de David, un représentant de la pure tradition académique, assez ennuyeux dans ses compositions, mais auteur de quelques portraits remarquables, Canova, Alfieri, Lucien Bonaparte, le Duc de Feltre, qui sauveront son nom de l'oubli. Mais si l'œuvre n'est point négligeable, la vie de l'homme paraît plus curieuse encore, extraordinaire comme un roman d'aventures.

Il y avait une fois un roi et une reine... Cela commence comme un conte de fées. Le roi était Charles-Edouard Stuart, le Prétendant — et la Reine, Louise de Stolberg, Comtesse d'Albany, la Prétendante, son épouse. L'histoire aujourd'hui en est bien oubliée. Elle était familière à nos pères, qui lisaient encore Walter Scott et qui, dans *Waverley*, se délectaient au récit des exploits héroïques du Prétendant, parti pour la conquête du trône d'Angleterre, le vainqueur de Preston Pans, bientôt le vaincu de Culloden. Accablé, fini, démoralisé, Charles-Edouard se réfugia en France d'abord, en Italie ensuite. Le Gouvernement français qui désirait conserver cette menace contre l'Angleterre et qui souhaitait que la lignée des Stuart ne disparût



RAPHAËL MENGS.

LE CARDINAL D'YORK, FRÈRE PUINÉ DE CHARLES-EDOUARD.

point, lui suggéra, moyennant une honnête pension, d'épouser une jeune Princesse allemande sans fortune, Louise de Stolberg, avenante, gaie, ambitieuse et non dépourvue de tempérament. Vieux avant l'âge, — il avait à peine passé la cinquantaine, — perdu de vices, abruti par la boisson, le Prétendant ne se présentait pas comme un parti séduisant. Louise de Stolberg n'apportait avec ses dix-sept ans, que le désir de ceindre une couronne royale, du reste bien problématique.

Le ménage s'effondra rapidement. Les époux se séparèrent. Mais la Comtesse d'Albany — c'était le titre conféré à la Prétendante, — continua de jouer à la reine. Elle s'était déjà munie d'un amant, d'un amant magnifique, comme il convient à une personne de rang royal, et par ailleurs férue de littérature et d'art ; elle avait jeté son dévolu sur l'illustre Alfieri, l'aristocrate ennemi des tyrans, poète grandiloquent et intarissable, à qui ne déplaisait point non plus le rôle d'amant d'une reine. Louise de Stolberg, flanquée de son cavalier servant, afficha dans toute l'Europe le scandale de cette liaison, accepta, elle — la Prétendante — de reparaître à la Cour d'Angleterre et d'en recevoir une pension, résida à Paris jusqu'au jour où la Révolution l'en chassa avec Alfieri, et s'installa enfin à Florence où, dans les salons de sa maison du Lung'Arno, défilèrent sous les yeux éblouis de son poète, tout ce que la ville comptait d'hôtes de marque, hommes d'État, écrivains, artistes. C'est à ce moment que François-Xavier Fabre entra dans sa vie.

Fabre venait de se fixer à Florence. Prix de Rome en 1787, il résidait à l'Académie, quand, à la suite de la rupture des relations diplomatiques entre la Convention Nationale et le Gouvernement pontifical, il se réfugia avec ses camarades à Naples, pour gagner, peu de temps après, Florence, où l'avait déjà précédé sa famille, fuyant Montpellier et la France. Il y gagna une situation en vue et se fit connaître par les portraits qu'il exécuta des personnes de la société. Il fut introduit chez la Comtesse d'Albany, lui donna des leçons de dessin qui le conduisirent plus loin. Il devint, naturellement, le meilleur ami d'Alfieri, et seul de tous les Français peut-être, il trouva grâce aux yeux de l'auteur du *Misogallo*. A ce moment, Fabre avait trente-cinq ans, la Comtesse cinquante-deux. C'était déjà une personne mûre, un peu fanée, mais comme disait la Duchesse de Chaulnes, près de se remarier avec M. de Giac : « Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois ». Les aventures sentimentales de la Prétendante ne paraissent pas avoir beaucoup choqué ses contemporains ; elles ont au contraire indigné la plupart des écrivains qui depuis se sont intéressés à cette histoire. La Comtesse d'Albany a trouvé des censeurs sévères. Chose curieuse, elle a rencontré en Sainte-Beuve un défenseur imprévu. Je ne me suis jamais expliqué l'erreur de cet homme de goût. Peut-être, au fond, Sainte-Beuve était-il flatté de voir une reine éprise d'un artiste et le vieux romantique qui sommeillait en lui considérait-il avec complaisance ce Ruy Blas au petit



GAVIN HAMILTON.

CHARLOTTE, DUCHESSE D'ALBANY,  
FILLE NATURELLE DU PRÉTENDANT ET DE  
CATHERINE WALKINSHAW.



FRANÇOIS-XAVIER FABRE.

LA COMTESSE D'ALBANY.

pied, ce ver de terre amoureux d'une étoile. Pourtant, l'étoile ne paraît pas avoir brillé d'un bien céleste éclat. Stendhal, qui s'y connaissait et qui avait parfois la dent mauvaise, exécute sommairement, d'un mot, la pauvre dame, et devant le portrait de la Comtesse, au Musée de Montpellier, déclare tout net, en ses *Mémoires d'un touriste*, qu'il ne reconnaît là, « qu'une cuisinière avec de jolies mains. » Le mot est dur, mais ne surprend pas ceux qui ont lu la copieuse correspondance où la Comtesse étale l'indigence de ses propos, l'insignifiance de ses papotages et la vulgarité de ses pensées.

C'était, du moins, une femme pratique, très attentive à ses intérêts, et fort entendue en affaires. Après avoir bénéficié du rayonnement d'Alfieri, elle hérita de lui à sa mort en 1803. D'adjoint, qu'il était jusque là, Fabre fut promu titulaire ; il mit, du reste, à ses nouvelles fonctions, — il faut le dire à sa louange, — la plus parfaite discrétion. D'Alfieri à Fabre, on a estimé que, pour la Comtesse, c'était une chute. Peut-être. Mais d'abord, c'est son affaire. Puis, à la petite Cour de Florence, au temps du Royaume d'Etrurie et du Grand-Duché de Toscane, Fabre faisait figure de peintre officiel. Au reste, quelques-uns de ses portraits, qui datent de cette époque, par exemple, ceux de Canova, du petit Roi d'Etrurie et de Lucien Bonaparte, tous trois au Musée de Montpellier, sans être des chefs-d'œuvre, prennent place tout de

suite après ceux d'Ingres, ce qui n'est pas un mince éloge.

En même temps que peintre, Fabre était aussi collectionneur. Il semble même que la passion de la collection lui faisait négliger la peinture. « Il est accablé d'ouvrage, écrit la Comtesse, et ne travaille pas beaucoup, parce qu'il a la fureur de chercher des tableaux, et il s'est déjà fait une assez belle collection ; il est vrai qu'il y en a pour vendre... Peu à peu Fabre a des livres, des estampes, des tableaux, et tout cela par le moyen de son pinceau ; et s'il travaillait davantage, il en aurait encore plus ». Ainsi, se constitua cette collection, fameuse à Florence, où Fabre jouissait d'une très grande réputation de connaisseur, plus grande peut-être qu'elle ne paraît le mériter aujourd'hui. Dès ce moment, Fabre vieillissant, tourmenté par les souffrances intolérables de la goutte, songeait à donner ses collections à sa ville natale. En 1822, il vint à Montpellier en compagnie de la Comtesse, et s'enquit déjà, près des autorités municipales, des conditions d'une donation possible. En 1824, la Comtesse d'Albany mourait à Florence. Elle avait institué Fabre son légataire universel. Celui-ci héritait de tous ses biens, de ses collections, qui comprenaient aussi les objets d'art et la bibliothèque d'Alfieri, dont la Comtesse avait hérité elle-même en 1803.

Après la mort de son amie, Fabre ne tenait pas à rester à Florence. Maintenant qu'il avait recueilli



LA COMTESSE D'ALBANY.  
MINIATURE.



RAUFFER.  
PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
MINIATURE.



LA COMTESSE D'ALBANY.  
MINIATURE.

l'héritage, il réalisa le projet qu'il avait formé depuis longtemps : rentrer dans sa ville natale et, pour s'y faire bien venir de ses concitoyens, donner à Montpellier ses collections. Ainsi fut fait le 7 janvier 1825. Le Conseil municipal, qui acceptait la donation proposée, décidait l'acquisition d'un local destiné au nouveau Musée et en instituait Fabre le Conservateur à vie. Le 3 décembre 1828, jour de la fête de saint François-Xavier, le Musée était inauguré, Fabre nommé Chevalier de la Légion d'Honneur et créé Baron par Charles X. Il mourut en 1837, après avoir légué à la ville le complément de ses collections et de sa bibliothèque.

Pour apprécier la valeur de cette donation, nous apportons aujourd'hui, après un siècle écoulé, une plus grande liberté d'esprit et, disons-le aussi, plus de connaissances critiques. Aussi regardons-nous cette Galerie avec plus de calme que les contemporains de Fabre. Elle contient certes des œuvres intéressantes, elle ne renferme pas toutefois de ces pièces irrésistibles qui forcent l'admiration et qui consacrent la gloire d'un Musée. Même, depuis cent ans, on constaterait, comme on dit, un fort déchet. Nombre de tableaux italiens du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles ne mériteraient plus guère les honneurs d'une exposition

publique ; et personne ne croit plus aux Raphaëls de la collection, y compris le fameux *Portrait de Jeune homme*, qui fit pendant cinquante ans la réputation du Musée. Toutefois, dans cet ensemble un peu mêlé, on peut distinguer quelques toiles curieuses ; d'abord les tableaux de Fabre lui-même, ceux de ses amis et contemporains, enfin et surtout une importante série de dessins de Maîtres anciens où, cette fois, on admire trois ou quatre dessins magnifiques et parfaitement authentiques de Raphaël.

Les collections de Fabre ne paraissent donc nullement négligeables : bien classées après quelques éliminations nécessaires, elles feraient honneur encore aujourd'hui au donateur. Mais, si grande qu'en soit au demeurant la valeur, j'en attribuerai davantage encore au geste même de l'artiste qui, par le don de ses objets d'art, a forcé la Ville à organiser son Musée. On peut s'étonner qu'une ville, aussi cultivée, polie et amie des arts que Montpellier, ait attendu si longtemps pour posséder un Musée. Les tentatives n'avaient point manqué pourtant depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, pour constituer des collections publiques ; les diverses Académies de l'ancien régime, la « Société des Beaux-Arts » du XVIII<sup>e</sup> siècle, les hommes de la Révolution et de l'Empire



GIRODET TRIOSON.  
PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
DESSIN A LA PIERRE NOIRE.

s'y étaient efforcés. Toutes leurs créations furent éphémères, et même la Restauration dispersa en 1816 l'embryon de Musée qu'avaient organisé le Consulat et l'Empire. Fabre ranima le foyer éteint, réunit les collections éparses, y joignit la sienne, acquit un local et l'y installa. Il apparaît ainsi comme le véritable fondateur du Musée, et c'est à bon droit que son nom y est pour toujours attaché. Si le Musée de Montpellier est devenu, par la qualité des œuvres exposées, un des plus beaux, peut-être le plus beau des Musées de Province, c'est à Fabre qu'il le doit. Son initiative suscita des donateurs. On savait maintenant que le Musée existait, à qui et pourquoi donner. En 1836,

le Musée s'enrichissait du précieux cabinet légué par Valedau, riche armateur montpelliérain, installé à Paris, — qui avait réuni une incomparable collection de Maîtres et de petits Maîtres hollandais. C'est enfin Bruyas qui, en 1868, offre à la ville sa merveilleuse galerie de peinture contemporaine dont les Delacroix et les Courbet établissent définitivement la réputation du Musée de Montpellier. Que d'autres bienfaiteurs on pourrait désigner encore, depuis les héritiers de Cabanel jusqu'à ceux de Frédéric Bazille, qui ont tenu à laisser au Musée un choix des œuvres les plus précieuses de ces deux artistes montpelliérains. Toutes ces générosités, c'est le geste de Fabre qui les a provoquées.

Souvent, pendant les quelques années où la Ville me fit le grand honneur



FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
PORTRAIT DE L'ARTISTE.

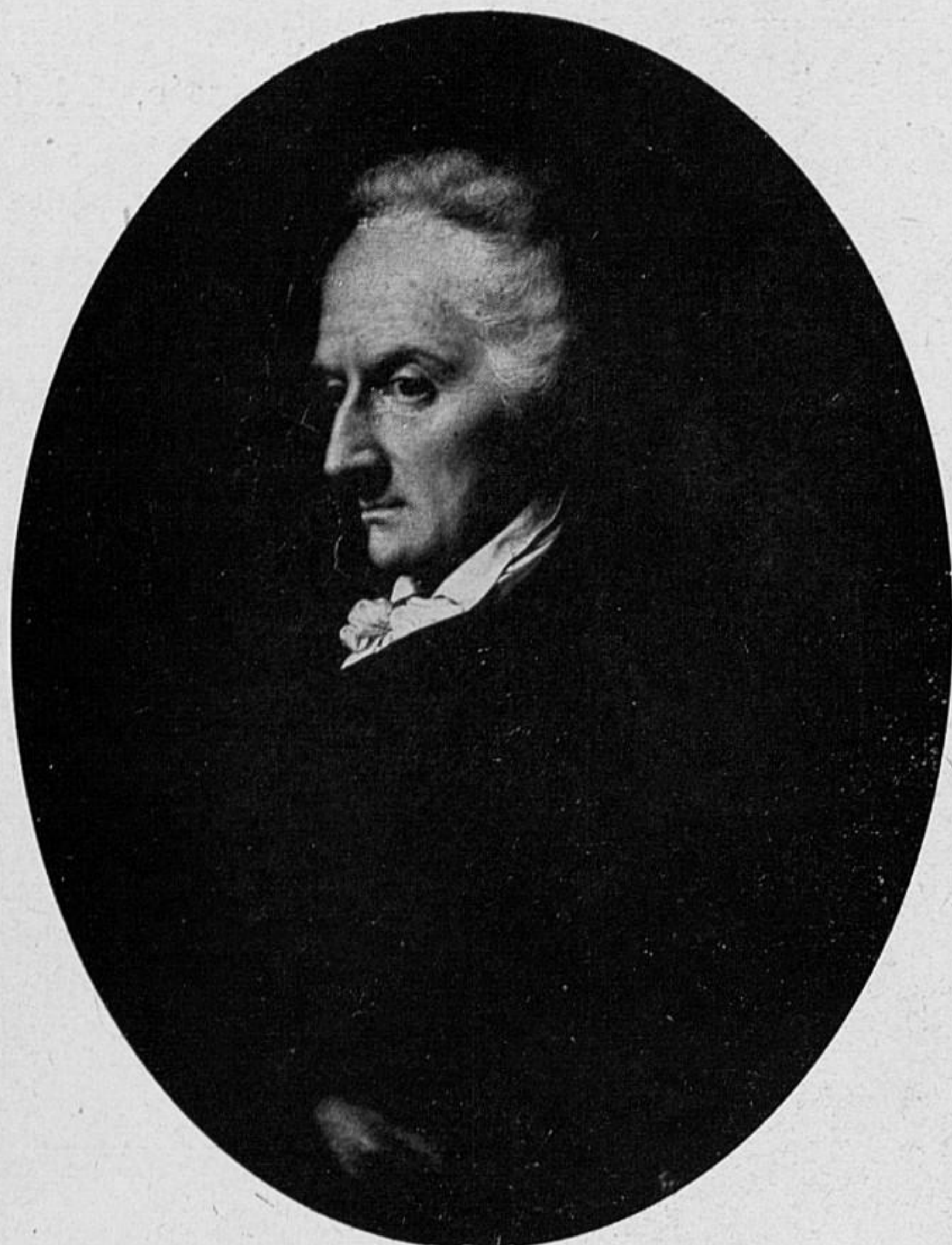
clergyman, — la Prétendante, déjà fanée, matrone enveloppée dans des voiles de gaze, — puis, dans tout l'éclat de sa jeunesse, la Duchesse d'Albany, fille

de me confier la direction de son Musée, j'ai évoqué la figure étrange et un peu énigmatique de mon illustre prédécesseur, et devant les portraits de tous ces personnages romanesques au milieu desquels il avait évolué, essayé d'éclaircir le mystère de sa vie sentimentale. Les voici tous : lui d'abord, à plusieurs étapes de sa carrière, jeune, élégant, le regard dur et le front têt, — puis Maître arrivé, habitué aux hommages, — et enfin vieux, bourru, la physionomie fermée. A côté de lui, on reconnaît le groupe royal des Stuart ; trois charmants pastels de Gavin Hamilton représentent le Prétendant, à la fin de sa vie, vieux gentilhomme anglais à tournure de

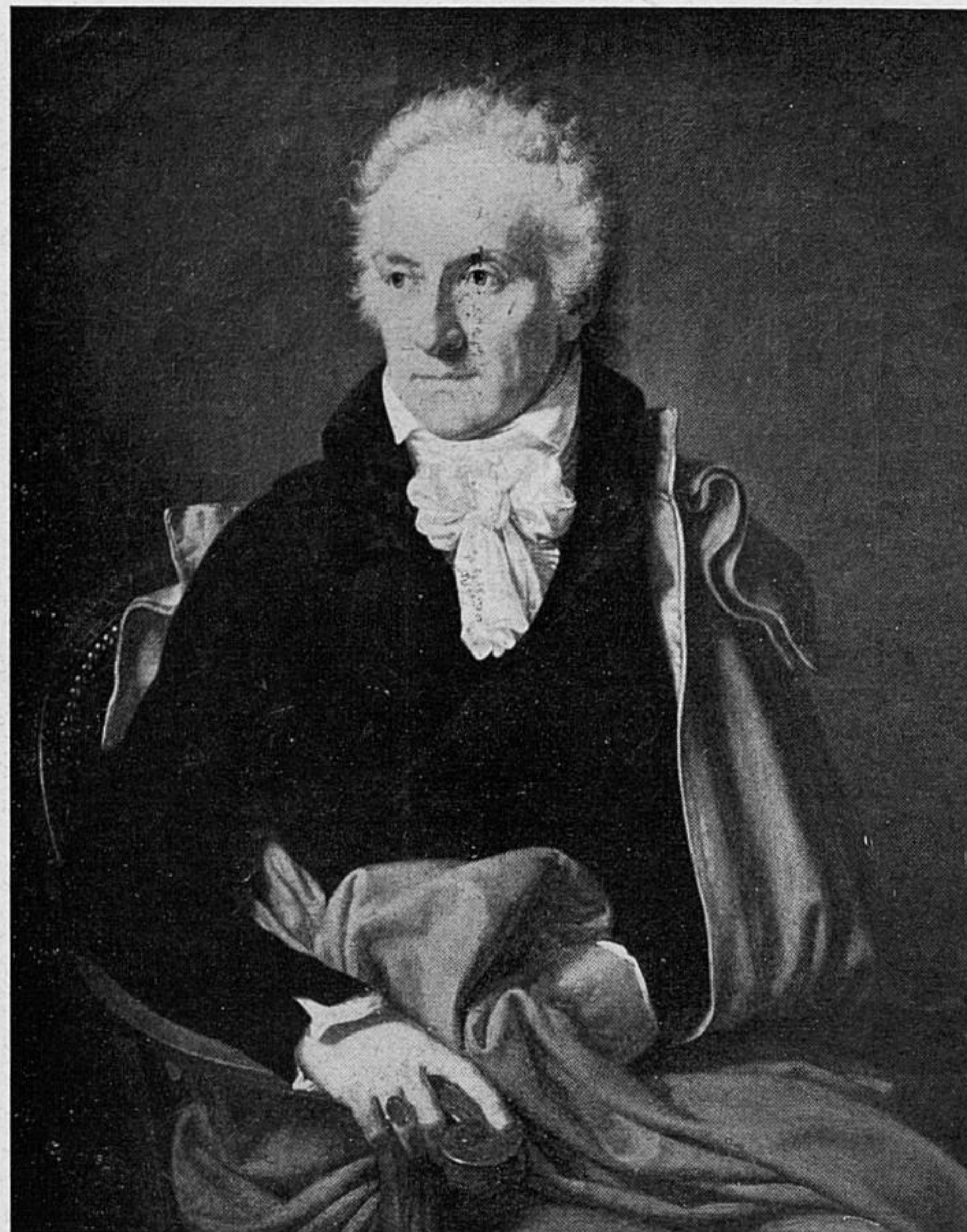
naturelle du Prétendant et de Catherine Walkinshaw, figure touchante d'Antigone qui revint au foyer paternel adoucir les dernières années de Charles-Edouard. Près d'eux, une fort intéressante peinture de Raphaël Mengs interprète la physionomie curieuse d'Henri Stuart, Cardinal d'York, dont le pâle visage s'exalte dans la pourpre de la calotte et du camail cardinales. Trois ou quatre portraits de la Comtesse d'Albany, d'une sincérité cruelle, ne nous laissent aucune illusion sur les ruines de la beauté de cette Allemande sentimentale : vieille dame, coiffée d'une capote, les épaules couvertes d'une écharpe de soie, occupée à tracer sur



FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
PORTRAIT DE L'ARTISTE.



FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
PORTRAIT D'ALFIERI.



FRANÇOIS-XAVIER FABRE.  
PORTRAIT D'ALFIERI.

un carton le portrait de son maître à dessiner, elle justifie le mot méchant de Stendhal. Une miniature de la même époque ne dissimule pas les mèches blanches qui s'échappent de son bonnet. Enfin, dominant tous ces fantoches, voici le personnage le plus éclatant du drame, le poète illustre, l'amant magnifique, Alfieri drapé dans un manteau rouge, mais Alfieri vieilli, sombre et mélancolique, tel que l'a vu Fabre, avec la même froideur

glacée, la même attention scrupuleuse, la sincérité d'une conscience tranquille. Tels sont les héros de la singulière aventure qui réunit un jour une petite princesse allemande au tempérament excessif, promue au rang de Prétendante à la couronne d'Angleterre, un grand poète italien, un peintre languedocien, et les fit collaborer, tous les trois, à la création du Musée de Montpellier.

ANDRÉ JOUBIN.



MÉDAILLE DE MARIAGE  
DE LA COMTESSE D'ALBANY.